

# POLICULTURES

Mai 2015

La LETTRE DES POLITIQUES CULTURELLES ET ARTISTIQUES.

Numéro 192

page 4 > Georges Rousse, un œil sur le Familistère, page 5 > Lyonel Freininger au Havre, page 6 > Alain Bézu, une vie de théâtre > page 7 : les sociétés de droits trop près de leurs sous ?, page 8 > musiques actuelles : le poids des festivals, page 9 > La chronique de Jacques Bertin : les tabous et les amis , page 10 > la Flandre maritime se raconte à Cassel, page 11 > Rodez : du bleu chez Soulages , page 12 > Jacques-Emile Blanche, peintre du grand monde, page 13 > Portraits de collectionneurs, page 14 > Visa pour l'image, page 15 > Un mois culturel en bref, page 16 > Notes de lecture : la création partagée ?

## JEAN ZAY AUJOURD'HUI

Quatre personnalités entrent au Panthéon, que relie leur qualité de Résistant. Des quatre, celle dont on parle le plus est Jean Zay, non pas parce qu'il s'opposa tôt au péril nazi avant d'être victime de l'injustice de Vichy, mais parce que son action de jeune ministre de l'éducation fait écho aux problèmes d'aujourd'hui : nos débats sur la réforme du collège résonnent de manière frappante avec ceux qui accompagnèrent sa transformation de l'école.

Et puis, on se souvient qu'il fut, ministre de l'éducation et des beaux-arts, le grand précurseur des politiques de démocratisation de la culture, et qu'il fut, avec à ses côtés Léo Lagrange, celui qui incarna une grande politique de loisirs émancipateurs, où l'accès à l'art et au sport se conjugaient. Ce mot de loisirs (qui hérissait la droite, se souvenait Jean Zay dans sa prison) est-il un marqueur de gauche ? Il paraît pourtant bien loin aujourd'hui, alors que la gauche au pouvoir a honte des 35 heures et rogne le repos dominical.

Le Premier ministre, cependant, semble avoir pris conscience de l'importance de la culture. Il en a donné des signes ces dernières semaines. Confirmation par la loi de la spécificité de l'intermittence, confirmation aussi que le budget de la culture serait maintenu jusqu'à la fin du quinquennat, réception à Matignon d'élus signataires

suite page 16

## RETOUR SUR UNE MODERNITÉ

Dans l'actualité, deux symboles de ce qui fut une certaine modernité. A côté de Roubaix, la Villa Cavrois revit. Elle fut le bel exemple de l'entente entre un industriel prospère et un grand architecte, elle est devenue la preuve des faiblesses, mais aussi des forces, de ce que peut l'intervention publique pour sauver un monument du XX<sup>e</sup> siècle qui faillit être victime de la spéculation immobilière, l'un des maux du siècle.

Et puis, c'est l'année Le Corbusier, dont on

commémore le 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort. Une exposition au Centre Pompidou, la relance d'une candidature au patrimoine mondial, des livres et une polémique autour d'une œuvre complexe et géniale, largement utopique, et qu'on prétend relire avec les leçons de l'Histoire et les obsessions de notre époque.

**Lire pages focus deux à cinq**



La Villa Cavrois, mai 2015, à quelques jours de son ouverture au public

# RETOUR SUR UNE MODERNITÉ

## La nouvelle vie de la Villa Cavrois

Le 13 juin, la Villa Cavrois, à côté de Roubaix, va être réouverte au public. Elle revient de loin. Ce chef-d'œuvre de Mallet-Stevens, achevé en 1932, a failli disparaître. Abandonnée, vandalisée, elle doit son salut à l'action d'associations relayées par l'État. Une histoire exemplaire.

Premier acte : les années vingt. Rien ne semblait prédisposer Paul Cavrois, riche industriel du textile, à réaliser cet action étonnante qu'est la commande de sa résidence à un architecte moderniste. Peu porté sur l'art, il pense d'abord à un architecte local de bonne réputation mais à la facture banale. Et puis, il tombe sur Mallet-Stevens. L'homme lui plaît. Il a le côté soigné et dandy qui attire l'industriel, avancent les témoignages. Il est minutieux, sans concession sur la qualité des matériaux et de la fabrication: voilà aussi qui séduit Paul Cavrois.

Le résultat est époustouflant. C'est cette

immense bâtisse (plus de 2000 mètres carrés habitables), mi-palais mi-paquebot échoué dans la campagne roubaisienne, aux lignes qui surprennent les rares voisins, aux intérieurs où se déploient toutes les ressources des techniques modernes et le raffinement du mobilier conçu par l'architecte lui-même.

Si l'on excepte l'intermède de la guerre, où la villa fut occupée par la Wehrmacht, la famille y vivra jusqu'à la mort de la veuve de Paul Cavrois, en 1985. C'est alors que commencent les années terribles. La maison est vendue à une société immobilière que préside l'héritier des tristes Willot, qui n'a en tête qu'une opération de spéculation immobilière. Il espère lotir l'immense parc, et laisse la Villa se dégrader avant de pouvoir la démolir. C'est le deuxième acte, le plus malheureux, qui commence. Il durera plus de dix ans, avec des temps inexorablement différents : celui du politique, qui hésite, celui de la nature, qui « reprend ses droits », celui des vandales, qui dépècent la maison.

Les réactions de défense sont rapides. Dès 1986 se constitue une association de sauvegarde, et on voit monter au créneau des grands noms de l'architecture, comme Norman Foster ou Renzo Piano. L'État ne tarde pas à prendre les mesures de protection qui sont en son pouvoir : inscription en 1987, classement d'office en 1990. C'est plus compliqué du côté des collectivités territoriales, que la situation embarrasse. La communauté urbaine de Lille envisage, un temps, d'acheter (on est en 1991) et, deux ans plus tard, renonce. Le Conseil général du Nord fait pareil. Pendant ce temps, le propriétaire laisse la villa aux dégradations, au vandalisme et au pillage, et les mises en demeure seront inopérantes. Finalement, l'État négocie, et rachète la Villa en 2001; il la remettra en dotation au Centre des



Villa Cavrois Le vestibule restitué ©Robert Mallet-Stevens - ADAGP © Jean-Luc Paillé - CMN

# RETOUR SUR UNE MODERNITÉ

## LA NOUVELLE VIE DE LA VILLA CAVROIS

SUITE DE LA PAGE DEUX

monuments nationaux. Les travaux de remise en état pourront alors commencer. Ils viennent de s'achever.

S'ouvre donc le troisième acte, dans une villa qui a retrouvé son lustre. On n'aime pas beaucoup par principe, dans les monuments nationaux et du côté de l'État gestionnaire du patrimoine, ce qui a été fait ici sans beaucoup d'hésitation : la reconstitution. On aime, en général, laisser sur le bâtiment les traces de son histoire. Cette doctrine n'aurait eu aucun sens ici. Il fallait retrouver le monument tel que l'avait conçu

son architecte, et c'est ce qui a été fait.

Les 23 millions d'euros qu'ont coûté les travaux restituent la Villa telle qu'elle était en 1932. Les parquets étaient presque tous conservés ; ils sont la mémoire de la maison. Pour le reste, à peu près tout était à faire ; il ne restait que la carcasse. Par bonheur, il existait des photos ; elles ont servi à retrouver le décor, à refaire les éléments de mobilier qui étaient intégrés au décor. Pour les meubles, c'est le choix de l'authentique qui a été fait : quand la trace des meubles d'origine a été retrouvée et qu'on a

pu les acheter, cela a été fait ; sinon, les pièces sont vides.

Reste maintenant à faire vivre la Villa. Sa destination paraissait toute trouvée. Elle sera, d'abord, un lieu qu'on visite, et qui espère autour de 70 000 visiteurs par an. Ce sera, aussi, un lieu de rencontres sur l'architecture et le design, qui pourra compter sur la coopération avec des institutions voisines comme le Fresnoy à Tourcoing ou le Grand Hornu à côté de Mons.

## LE CORBUSIER RESTE UN SUJET SENSIBLE

On célèbre cette année le cinquantenaire de la mort de Le Corbusier, architecte, urbaniste, artiste. Une exposition au Centre Pompidou montre les trois aspects d'une personnalité qui se trouve, sur la place publique, plus controversée que jamais. Blessure mal refermée ?

On l'attaque, aujourd'hui, sur ses compromissions avec le régime de Vichy, sur sa supposée faiblesse envers les régimes totalitaires. Et il y aurait un très court chemin de ce penchant à son urbanisme, d'un rationalisme déshumanisé et père, dit-on, des grands ensembles, catastrophe de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le procès de Le Corbusier reste au fond celui d'un urbanisme, et de quartiers où se concentre le mal d'aujourd'hui. Le Corbusier était artiste. Il l'a toujours été, il a toujours partagé son temps entre son activité d'architecte-urbaniste et sa peinture. Il n'était pas un peintre négligeable. L'exposition du Centre Pompidou, qui fait une large place à cette peinture, le rappelle, comme le font les deux expositions qui se tiennent parallèlement dans deux galeries parisiennes. Certes pas un peintre de premier plan, mais pour le moins très honorable. Et les papiers collés exposés par la galerie ... retiennent l'attention.

Artiste, Le Corbusier l'était aussi dans son architecture, aux lignes pures, aux couleurs

éclatantes. Certes, il n'était pas le révolutionnaire qu'on a dit, et qu'il s'est plu à dire lui-même ; il s'inscrit dans le mouvement de son époque, à côté de de Stijl, du Bauhaus et du constructivisme russe. Mais il y apporte son génie personnel, avec ses audaces propres, ses angles de vue époustoufflants. Ce Le Corbusier-là reste un géant du XX<sup>e</sup> siècle.

C'est donc l'urbaniste qui gêne. Celui qui voulait raser le centre de Paris pour y installer des tours, celui qui voulait détruire à Saint-Dié ce que la guerre avait épargné, celui qui délirait sur Alger. La *Cité radieuse* de Marseille, celle de Firminy font le lien entre l'architecte et l'urbaniste. Ce sont elles qui ouvrent une clé de l'œuvre, en la situant dans la perspective des mouvements utopistes.

Le paradoxe de Le Corbusier est que cet artiste

a aussi été le chantre de l'industrialisation du bâtiment. Mais le paradoxe est aussi celui de son époque, où la machine fascinait encore pas mal d'artistes.

Au fond, ce qu'on peut le plus reprocher à Le Corbusier, c'est sa radicalité, celle de l'orgueil de la table rase, celle qui guette tous les impatients trop sûrs que le monde change par sauts, et qu'il faut accompagner ces sauts, voire les précéder pour les faire advenir. Pour l'heure, ces temps d'utopie sont derrière nous. Le monde n'évolue jamais comme le prévoient les utopistes. Faut-il pour autant tout rejeter ? La charte d'Athènes, certes, a participé de cette radicalité suspecte, avec sa séparation des fonctions (habitat, travail, loisirs, transports) qui s'est avérée une fausse bonne idée.

**lire la suite page 4**



# RETOUR SUR UNE MODERNITÉ

## RENDEZ-VOUS

### DOLCE VITA

On connaît peu en France les mouvements artistiques de l'Italie des débuts du XX<sup>e</sup> siècle. Il faut certes en excepter le futurisme,



né officiellement sous la plume de Marinetti, en 1909, dans le Figaro. Mais après ? Le musée d'Orsay, avec son excellente exposition intitulée « Dolce vita ? du Liberty au design italien 1900 - 1940 », nous introduit, avec les arts décoratifs, dans cette histoire, qui commence avec l'art nouveau, se poursuit avec le futurisme et la fascination pour l'industrie et la vitesse, et s'abîme, comme Marinetti lui-même, dans le fascisme et le néo-classicisme.

Jusqu'au 13 septembre

### CARTIER-BRESSON À JUMIÈGES

Des "paysages" de Cartier-Bresson. une exposition de 105 photographies en noir et blanc, sélectionnées par Cartier-Bresson lui-même, qui ont circulé dans le monde, mais n'ont été vues qu'une fois en France, à Orléans, en 2002. L'exposition est présentée dans le logis abbatial de l'abbaye de Jumièges, près de Rouen, devenu centre d'arts visuels.

13 juin au 20 septembre  
[www.abbayedejumieges.fr](http://www.abbayedejumieges.fr)

## GEORGES ROUSSE, UN ŒIL SUR LE FAMILISTÈRE

C'est un haut lieu de l'utopie sociale et urbaine, le Familistère de Guise (Aisne), qu'a investi Georges Rousse. Entre la commande qu'il a reçue l'an dernier et ce printemps, il a réalisé sur place vingt-sept œuvres: dix-sept photographies, une installation et neuf aquarelles.

Georges Rousse n'était jamais venu au Familistère. Il y a découvert physiquement ce qu'on ne connaît généralement au mieux que par réputation, le lieu exceptionnel d'une utopie incarnée. Il a arpenté l'ensemble, lu Godin, le fondateur du Familistère, et Fourier, son cousin par la pensée.

Il a mis ses pas dans des appartements vides, y a trouvé des sédiments de vie, avec leur quotidien et leurs rêves : ainsi de cette grande photographie de

paysage, où il décèle des envies d'ailleurs, des utopies de voyages. Il y imprime sa marque, une anamorphose UTOPIA. Il fait à partir de là une petite série de paysages, "projection des différentes utopies des gens qui habitaient là". Il investira peu à peu les lieux majeurs du Familistère, l'un des fascinants escaliers, l'aile gauche en cours

de restauration, enfin le pavillon central où il pose une imposante installation en lattes de bois.

Georges Rousse se dit touché par Godin et son aventure, celle d'un industriel qui veut offrir à ses ouvriers un cadre de vie harmonieux, une architecture noble. Touché, lui qui se sait "d'une génération où on croyait à une sorte d'utopie sociale".



## LE CORBUSIER (SUITE DE LA PAGE TROIS)

L'expérience a montré que le tissu urbain traditionnel avait du bon, et sortait renforcé, à l'usage, de la comparaison. La séparation des fonctions a engendré la ville à plusieurs vitesses, et la non-ville des grands ensembles déstructurés et des entrées de ville.

Ce serait quand même fort de café d'en faire porter la responsabilité à Le Corbusier. L'utopie urbaine industrialiste a été emportée par la loi du marché, qui n'a eu que faire de l'une des composantes centrales du projet de l'homme de la Chaux-de-Fonds : la beauté. Prétendre que ce que sont devenus les grands ensembles, avec les

excès de la construction en séries considérables et sans architecture, est l'héritage naturel de Le Corbusier est une insulte à sa mémoire et une contre-vérité. Ce

qu'on doit retenir de lui, c'est sa quête d'une beauté pour tous, et les objets emblématiques qu'il nous a laissés, manifestes de beauté.



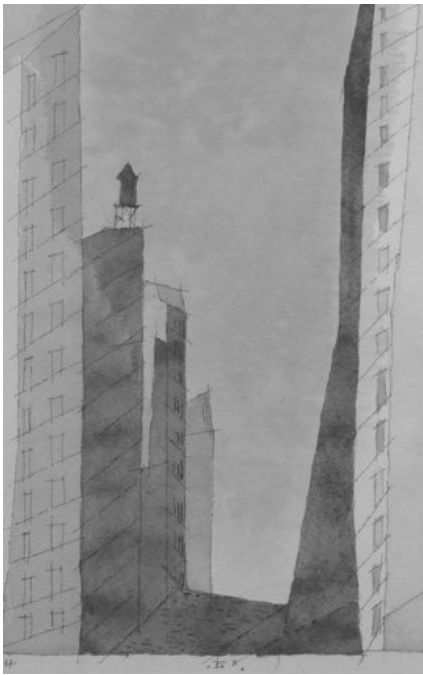
# RETOUR SUR UNE MODERNITÉ

## LYONEL FEININGER, une FIGURE DU Bauhaus au Havre

Lyonel Feininger, qui a partagé sa vie entre les États-Unis et l'Allemagne, reste peu connu en France. Une occasion de le découvrir est offerte par le musée des beaux-arts du Havre, qui présente des œuvres venant d'une collection privée. 139 en tout, qui retracent un itinéraire, et dressent le portrait d'un artiste dont l'œuvre est principalement d'inspiration allemande.

L'Allemagne, qui est le pays de ses parents musiciens, il n'y est pas né. Il l'a découverte à 16 ans, venant de New-York où il avait passé son enfance et sa jeunesse pour apprendre la musique. Mais il ne fera pas d'études musicales : dès qu'il pose le pied sur le sol allemand, à Hambourg, il bifurque vers la peinture et le dessin.

Son talent de dessinateur, il le mettra d'abord au service de la



Manhattan, 1937 Plume, encre de Chine et aquarelle sur papier



Église, vert-noir 1942 Huile sur toile 68,7 x 86,3 cm

caricature et du dessin de presse. Ce n'est que vers la quarantaine qu'il fera vraiment le saut vers la peinture, s'y montrant profondément un artiste allemand, par son trait, par son goût pour la gravure, par son attrait pour l'expressionnisme. Il croquera *Die Brücke* et le *Blaue Reiter*, et il prendra vite une place en vue, au point d'être parmi les fondateurs du Bauhaus aux côtés de Walter Gropius, et d'y enseigner la gravure. Les nazis lui feront l'honneur de le classer parmi les artistes dégénérés, et il retournera, en 1937, vivre aux États-Unis.

L'exposition du Havre ne présente que quatre peintures, toutes remarquables, et on regrette de ne pas en voir davantage. Mais c'est la loi du genre : on ne montre ici qu'une collection privée,

et rien d'autre. Directrice du musée, Annette Haudiquet se plaît à ce parti-pris ; elle rappelle que le musée du Havre est constitué principalement à partir de collections privées.

Telle qu'elle est, avec ses aquarelles, ses dessins et ses gravures, la collection donne sur l'œuvre des ouvertures fortes et dynamiques. On y voit comment l'artiste creuse les mêmes thèmes à des années de distance, avec un trait qui a changé, des partis-pris différents. On y voit dans son mouvement une œuvre qu'on ne peut voir habituellement que dans des musées allemands ou américains.

Un excellent catalogue (Somogy, 184 pages, 160 illustrations, 32 euros) accompagne l'exposition.

**Jusqu'au 31 août**  
**MuMa Musée d'art moderne**  
**André Malraux - Le Havre**  
[www.muma-lehavre.fr](http://www.muma-lehavre.fr)

## RENDEZ-VOUS

### FUTURS À MARSEILLE



Claude Parent "les spirales" - Pont III : perspective, juin 1971 détail

Une exposition sur "l'intérêt des artistes pour les innovations dans les domaines de l'architecture, de la robotique et de l'imagerie spatiale". Matisse, Miro, et Balla l'oublié, et Léger, Malevitch, Victor Brauner, Yves Klein, Erro, le Bauhaus, les surréalistes, Calder et d'autres. Une centaine de peintures, sculptures, photographies et installations.

**Marseille Vieille Charité**  
**Jusqu'au 27 septembre**

### DES ARTISTES ET DES VILLES

Sous le titre "Villissima Des artistes et des villes", une exposition qui veut montrer "comment certains artistes s'approprient ce vaste sujet sous un angle parfois inattendu (Guillaume Monsaingeain, commissaire de l'exposition).

L'exposition a lieu à l'Hôtel des Arts, centre d'art contemporain du Département du Var, qui "oriente depuis ces trois dernières années son projet artistique principalement autour des questions urbaines, notamment en Méditerranée".

**4 juillet au 27 septembre**  
[www.hdatoulon.fr](http://www.hdatoulon.fr)

# ALAIN BÉZU, UNE VIE DE THÉÂTRE

Rencontre avec le fondateur du Théâtre des deux rives à Rouen, alors que paraît un livre retraçant son itinéraire. Et qu'il voit comme un élément d'une nouvelle étape, celle de la transmission.

C'est l'itinéraire d'un homme de théâtre et le portrait d'une époque que raconte un livre qui paraît ces jours-ci. L'homme, c'est Alain Bézu, fondateur à Rouen du *Théâtre des deux rives*. Le livre s'appelle « Deux rives pour un théâtre » ; l'un des deux co-auteurs est un complice de toujours d'Alain Bézu. Quelques semaines avant la parution du livre, Alain Bézu est revenu dans son théâtre monter un Diderot, « Le rêve de d'Alembert ». C'est à cette occasion que nous l'avons rencontré.

Dans ce lieu, il se veut sans nostalgie, et tourné vers l'avenir. « J'ai fondé ma compagnie en 1972. C'est d'elle qu'est né le théâtre qui devait devenir Centre Dramatique Régional en 1985, et que j'ai dirigé jusqu'en 2007. Il me paraissait légitime de ne pas m'accrocher. Avoir fondé le théâtre ne me donnait pas la légitimité de le considérer comme ma propriété ».

Depuis, Alain Bézu poursuit une carrière de metteur en scène indépendant, tourné vers les mélanges entre musique, opéra et littérature. ... Et puis, dit-il, « le temps est venu pour moi de penser à la transmission ». Ce qu'il fait de deux manières. Il a d'abord donné ses archives aux Archives départementales de la Seine-Maritime. Et puis, « l'idée est venue naturellement de faire un livre ». Un livre « que je ne voulais pas écrire ». Ce sont donc deux universitaires qui s'y sont attachés. Le premier, Joseph Danan, est « un compagnon de route de plus de trente ans ». Il est dramaturge, et Alain Bézu a monté plusieurs de ses pièces. Le second, enseignant à Paris 3 Censier, historien de la décentralisation théâtrale, Alain Bézu a fait sa connaissance à l'occasion de l'écriture du livre. « C'est extraordinaire de découvrir ce qu'il a écrit. Il m'a fait découvrir que je n'étais peut-être pas le mieux placé pour raconter cette histoire, mettant au jour des choses que j'avais oubliées ou enfouies ».

Cette histoire est aussi celle d'une époque, dans laquelle Alain Bézu et son équipe s'inscrivent sans



doute, mais en suivant leur propre voie. Dans la préface du livre, Robert Abirached, qui fut l'un des principaux protagonistes de cette époque, parle bien de ce que fut cette singularité. Ainsi, « le metteur en scène, s'il est au centre d'un projet artistique également adopté, ne le surplombe pas, mais y met tout le sérieux avec lequel il s'instruit lui-même par des lectures ou des réflexions, mais surtout par le dialogue constant avec un dramaturge présent à ses côtés ». Par ailleurs, « Toujours à l'inverse des tendances du temps, le TDR revendique son appartenance à un territoire déterminé, comme naguère Sarrazin à Toulouse et Planchon à Lyon et Villeurbanne : il inscrit son action en Haute-Normandie, entre Rouen, Quevilly et Elbeuf. Cette implantation, il faut y insister, est essentielle à Bézu et aux siens, et elle implique d'abord une connaissance intime de leur public et une relation suivie avec lui ».

Alain Bézu est un homme de fidélités. Fidélité à ceux qui l'ont accompagné dans l'histoire du théâtre, fidélité à ses auteurs de prédilection, Corneille et Diderot. Corneille, pas seulement parce qu'il était Rouennais, assure-t-il. Il l'a abordé, très vite, avec *L'illusion comique*. Et

puis, une grande date, 1984, année du tricentenaire de la mort de Corneille: il monte une trilogie composée de *Mélie* (sa première pièce), *La galerie du palais*, et *La Place Royale*. « Une révélation. La jeunesse de Corneille, de ses personnages, et comment être libre dans l'amour. Un peu comme les *Contes moraux* de Rohmer ». Avec pour décor la chapelle du lycée Corneille, « lieu baroque absolument splendide ». Alain Bézu reviendra à Corneille, et à *L'illusion comique*, l'année de son départ des Deux-rives.

Diderot. C'est à lui qu'il est revenu pour ce salut aux Deux Rives en ce mois de mars 2015. Le compagnonnage est ancien. Découvert au lycée. Et une première mise en scène dès 1974: *Jacques le fataliste et son maître*. Son maître à lui, alors - maître indirect, précise-t-il - est Antoine Vitez, qui vient de monter

*Vendredi ou la vie sauvage*, d'après le roman de Michel Tournier. « A propos de ce spectacle, Vitez avait dit qu'on peut faire théâtre de tout », se souvient Alain Bézu. C'est ce qu'il voudra faire lui aussi. Ce fut *Le fils naturel*. Et la sensibilité à la présence de la musique chez Diderot. Enfin, traversant toute l'œuvre de Diderot, « une arme de guerre contre l'intolérance et le fanatisme religieux ».

« Si je finis avec ça, je suis heureux », dit Alain Bézu. La fin, donc, c'est ce d'Alembert avec lequel il est revenu à Rouen, et qui lui permet aussi de revenir sur lui-même. « J'ai fait beaucoup de mises en scène dans lesquelles j'essayais de montrer que j'existais. Je suis très content d'en arriver là : la lumière pour structurer l'espace, un lit, trois chaises, une table et une nappe. Au bout d'un chemin de metteur en scène, on se dit que tout est dans un petit geste. Ma vérité, aujourd'hui, c'est cette épure, et la priorité au texte et aux acteurs ».

**Deux rives pour un théâtre Éditions Point de vues**

# LES SOCIÉTÉS DE DROITS TROP PRÈS DE LEURS SOUS ?

## La Cour des comptes reproche aux sociétés de perception des droits d'auteur de tarder à distribuer l'argent dédié à l'action culturelle

Les sociétés de perception de droits d'auteur (SRPD) ont du mal à dépenser l'argent qu'elles doivent consacrer à l'action culturelle : c'est ce que constate la Commission permanente de contrôle des SRPD (Cour des Comptes) dans le rapport annuel sur ces sociétés, qui met cette année l'accent sur leur action artistique et culturelle.

Les sociétés de droits doivent consacrer tous les ans à des actions d'aide à la création, à la diffusion du spectacle vivant et à la formation des artistes 25% de leurs perception de copie privée et la totalité des sommes irrépartissables\*.

Les sommes concernées ont augmenté de 33% entre 2006 et 2013, passant de 78,36 millions à 104,02 millions d'euros. La hausse a été forte pour la principale d'entre elles, la SACEM, dont les montants

à affecter à l'action culturelle a augmenté de 54% (31,92 millions en 2013 contre 20,67 en 2006).

Mais les ressources distribuées n'ont, elles, augmenté au total que de 12%. La commission relève : « en fin de période, un décrochage certain entre ressources brutes et ressources employées, le taux d'utilisation passant en 2013 à 68 %, inférieur de 12 points à celui constaté en 2006, en raison du niveau élevé des reports (+76% sur la période). » Quatre sociétés sur neuf ont un taux d'utilisation inférieur à 70% : l'ADAMI (54%), la SACEM (61%), la SPEDIDAM (64%) et la SPPF (69%).

La Commission permanente « appelle l'attention des sociétés, notamment de la SACEM, de l'ADAMI et de la SPEDIDAM, sur cette évolution et fait part de sa préoccupation, si celle-ci venait

à perdurer ou à s'aggraver ». Elle « estime qu'un trop faible taux d'utilisation ne paraît pas conforme à l'esprit que le législateur a souhaité donner à ces affectations », et « recommande, en conséquence, à ces SPRD de se fixer comme objectif la consommation d'au moins 80 % des crédits affectés, chaque année, à l'action artistique et culturelle. »

*\*Les « irrépartissables » comprennent*

*- les « irrépartissables pratiques » qui correspondent aux droits dont les destinataires n'ont pu être identifiés ;*

*- les « irrépartissables juridiques » qui correspondent aux droits qui n'ont pu être répartis en application des conventions internationales auxquelles la France est partie.*

## La commission européenne dévoile sa "STRATÉGIE numérique"

La Commission européenne a fait connaître le 6 mai ses orientations pour le marché unique numérique. Le document qu'elle a publié contient notamment des axes pour les droits d'auteur. Son objectif est de parvenir avant la fin de l'année à des propositions législatives. Pour les droits d'auteur, l'objectif est de réduire les disparités entre États membres, et de faciliter l'accès aux contenus culturels en ligne.

Le document de la Commission évoque aussi, notamment, le traitement des œuvres

audiovisuelles européennes sur les nouveaux médias, appelant à des règles harmonisées avec celles auxquelles sont soumises les médias traditionnels.

La "stratégie numérique" sera à l'ordre du jour du Conseil européen des 25 et 26 juin.

La ministre française de la culture a salué ce document, tout en rappelant que "la France est pleinement mobilisée pour que la réforme du droit d'auteur engagée par la Commission place au cœur de ses priorités ce qui est l'objet même du droit d'auteur :

faire vivre les créateurs et stimuler la diversité culturelle en assurant l'accès aux œuvres".

La SACD, qui a accueilli les orientations avec intérêt, presse la Commission d'établir un calendrier "précis et rapide" pour "faire respecter une égalité de traitement entre tous les acteurs pour la promotion des œuvres européennes (révision de la directive médias audiovisuels pour que les géants du net soient soumis aux obligations d'investissement et de diffusion des opérateurs traditionnels).

## RENDEZ-VOUS

### SCULPTEURS SOUABES



La France possède dans ses musées, par bonheur, une cinquantaine des splendides sculptures que la Souabe, région historique du sud de l'Allemagne, produisit à la fin du Moyen-Âge. Le musée de Cluny présente une sélection de ces œuvres, où domine le bois, abondant dans la région.

**Jusqu'au 27 juillet**  
Musée de Cluny Paris  
[www.musee-moyenage.fr](http://www.musee-moyenage.fr)

POL BURY

Le sculpteur belge Pol Bury (1922 - 2005) fut un artiste cinétique et ironique. De lui, les Parisiens connaissent la fontaine à sphères qui voisine au Palais-Royal avec les colonnes de Buren. S'ils veulent en savoir un peu plus, qu'ils aillent à l'Espace Electra, où EDF se plaît à exposer des œuvres mues par l'électricité. 80 œuvres sont présentées : sculptures, installations, maquettes, bijoux...

**6 rue Récamier Paris 6<sup>e</sup>**  
**Jusqu'au 23 août**  
<http://fondation.edf.com>

# MUSIQUES : LE POIDS DES FESTIVALS

## RENDEZ-VOUS

### CINÉ PALESTINE

Première édition d'un festival qui "a pour objectif principal de mettre au-devant de la scène les cinéastes palestiniens contemporains et de valoriser une production importante, dont les contenus artistiques, pourtant de grande qualité, ne sont que très peu diffusés dans les espaces culturels français".

**29 mai au 7 juin**  
Paris, Aubervilliers, Saint-Denis  
<http://festivalpalestine.paris>

### CULTURES JUIVES

Le «festival des cultures juives» en est à sa 11ème édition. Musiques, lectures, théâtre autour d'un thème central, la liberté. Parmi les débats: le Décret Crémieux, l'oppression et la liberté des juifs de Tunisie, l'anti-fascisme d'avant-guerre, ou la figure de Jean Zay. En tout, une cinquantaine d'événements.

**7 au 23 juin Paris**  
[festivaldesculturesjuives.org](http://festivaldesculturesjuives.org)

### FURIES

26ème édition du festival de cirque et de théâtre de rue de Châlons-en-Champagne. A côté des spectacles, une rencontre professionnelle sur le thème "la rue, une formation pour le Cirque?". Parmi les questions posées: "est-ce aux écoles d'initier au sein des cursus de formation des modules de création pour l'espace public? cela répond-il à un besoin réel ou un besoin anticipé?"

**Festival du 1er au 6 juin**  
**Table ronde le 4 juin inscription**  
[furieusement@wanadoo.fr](mailto:furieusement@wanadoo.fr)

## Une étude souligne la contribution des festivals de musiques actuelles au dynamisme des territoires. Ils sont toutefois inégalement répartis.

Les festivals ont représenté l'an dernier 22% de la billetterie du spectacle vivant en France, révèle une étude conjointe CNV, IRMA et SACEM. Ce « baromètre des festivals de musiques actuelles » démontre, selon ses commanditaires, que « en 2014 les festivals ont été l'un des principaux facteurs de dynamisme sur les territoires. »

Dynamisme cependant inégalement réparti, malgré une présence avérée dans toute la France pour les 1615 festivals recensés: l'Île-de-France, Rhône-Alpes, PACA, la Bretagne et Midi-Pyrénées concentrent la moitié des festivals. L'enquête nuance cette concentration par une autre mesure, celle du nombre de

festivals pour 100 000 habitants, qui situe sur le même plan les régions de l'arc méditerranéen, l'ouest, le Limousin et la Bourgogne avec une densité de quatre à six pour 100 000 habitants.

Autres données :

= jazz, blues et musiques improvisées et musiques électroniques amplifiées représentent près de 60% des festivals, la chanson 7%.

= 54% des festivals se déroulent en été (mais il y en a deux fois plus en juillet qu'en août)

= les trois régions de tête sont l'Île-de-France (217 festivals), Rhône-Alpes (198) et Provence-Alpes-Côte d'Azur (162)

= 48% des festivals ont moins de dix ans

= par rapport à 2013, qui avait vu paraître un premier baromètre, le rapport création disparition de festivals se traduit par un solde négatif: 44 créations pour 51 disparitions. Mais, selon les auteurs de l'enquête, ce solde négatif est « à relativiser »: « les disparus » représentent 3,2% des 1 625 festivals de musiques actuelles observés et « les créations » 2,7%. » En outre, « le baromètre n'ayant que deux années d'existence, le cycle de renouvellement des festivals peut suivre celui du spectacle vivant souvent biennal. » Mais « Ces chiffres appellent néanmoins à la vigilance. »

[www.cnv.fr](http://www.cnv.fr)

## 120 ans de cinéma

Le cinématographe Lumière a 120 ans. Il est convenu que c'est avec lui que naît le cinéma. La première projection eut lieu à Paris, dans les locaux de la Société d'encouragement à l'industrie, place Saint-Germain-des-Près à Paris. Le jeune Louis Lumière était venu y faire une communication sur le procédé de chronophotographie inventé par la société Lumière, et fit aux auditeurs la surprise considérable de leur montrer le premier film: la sortie des usines Lumière. 120 ans après, jour pour jour, c'est-à-dire le 22 mars, la même projection avait lieu dans la même salle de la Société d'encouragement, en présence de Bertrand Tavernier, président, et de Thierry Frémaux, directeur de



l'Institut Lumière. Cette projection donnait le coup d'envoi à la célébration de ce 120ème anniversaire, marqué par une exposition hommage au Grand Palais.

L'exposition du Grand Palais permet de découvrir l'aventure des Lumière, inventeurs, industriels et commerçants, mais aussi artistes. En écho, l'exposition que le CentQuatre consacre aux 120 ans de Gaumont. Léon Gaumont était présent à la première projection des films Lumière. Il vit immédiatement le parti qu'il pouvait en tirer. C'était le début d'une grande aventure...

**Lumière ! le cinéma inventé Grand Palais Paris jusqu'au 14 juin**

**120 ans de cinéma : Gaumont, CentQuatre Paris Jusqu'au 5 août**



## LA CHRONIQUE DE JACQUES BERTIN

## LES TABOUS ET LES AMIS

**Débat sur** la nouvelle loi sur l'enseignement... Des dizaines de pages dans les journaux... Ce qui me frappe, parmi tous les considérants, les synthèses, les explications, les cris du cœur, les évalucubrations, et *qu'est-ce qu'il faudrait pour que nos enfants soient mieux éduqués*, c'est l'absence totale de référence à l'industrie culturelle (le show-business), élément constitutif majeur du système social actuel, cette machine à décerveler, épanouie dans les années soixante et qui s'évase aujourd'hui dans le médiatique. Mais il est vrai que ce machin (industrialisation de la mode, avec consommation massive immédiate d'objets culturels imposés, mais aussi de goûts, d'idées, de croyances, de simplismes), ce machin n'a jamais, depuis cinquante ans, inquiété les milieux artistiques ni universitaires. Ni les révoltés officiels d'aucune faction. Silence total, complicité totale. La machine à réel, donc, ce serait le réel... Jusqu'à ce qu'un Bourdieu, un Gramsci, un Gramme ou un Boursci un jour, dans trente ans, se réveillant nous réveille... Ah, il faudra qu'il ait l'imprimatur des médias, bien sûr, sans quoi il passera pour un méchant ringard, j'oubliais...

...Et les médias ne sont plus guère un moyen de passage mais de plus en plus un bloc en soi, imposant au public (et aux politiques !) ses valeurs et antivaleurs, ses problématiques, ses fantasmes, ses mots, ses clichés. Ceux d'un "petit monde" au service de... de qui ?

**D'après les journaux, un grand écrivain** aurait annoncé qu'en cas de victoire du FN, il quitterait le pays. Où l'on constate que l'on peut être un grand écrivain et un grand benêt. Juliette Gréco, elle, refuse de chanter dans les villes dirigées par le FN. Mon verdict est le même... Le directeur du festival d'Avignon avait aussi menacé de démissionner son festival pour la même raison, avant les élections municipales... Et il y a une quinzaine d'années, le directeur du centre culturel de Châteaullon, Gérard Paquet, lorsque le même parti avait gagné la mairie de Toulon, avait crié : je refuserai les subventions municipales ! C'était stupide : ce n'était pas l'argent du maire, c'était l'argent des citoyens. Étaient-ils pestiférés, soudain ? Et fallait-il abandonner le terrain de la lutte pour la culture qui, affirmait-il, était son combat ? Ramener le débat et l'action politique à un niveau si bas, c'est consternant. J'écris cela comme homme de gauche qui respecte les gens du FN, parti autorisé par la loi, donc parti respectable. Il ne génère ni mon mépris ni ma haine. Je n'ai aucune envie de voter pour lui mais je crois que le démoniser est un bon service à lui rendre et un mauvais à la démocratie. Et à l'intelligence –

donc la culture.

**Parlons aussi des " statistiques ethniques "** qu'aurait faites, ces derniers temps, Robert Ménard, maire de Béziers. Pourquoi dans ces pages de *Policultures* ? Parce que le sujet est culturel. Décider à l'avance que tel type de chiffrage, donc de questionnement, est interdit est une ânerie culturelle. Mais je sais bien que même la recherche scientifique officielle (*a priori*, elle n'écarte aucun sujet) a eu un problème avec celui-ci. La direction de l'INED (Institut national d'études démographiques) interdit jadis à la chercheuse Michèle Tribalat de faire des recherches sur les origines ethniques des français. On ne cherche pas par là ! Ca signifiait qu'il y avait des sujets scientifiques tabous !

Les interdiseurs furent ridiculisés (mais ils l'étaient déjà, à mes yeux) lorsque, quelques années plus tard, des associations d'immigrés reprochèrent à la France de montrer son mépris... des immigrés et donc leur inexistence, en ne faisant pas de telles statistiques ! Celles-ci auraient prouvé, affirmaient-ils, l'injustice de leur situation.

Or, il ne s'agissait alors, selon moi, pour les interdiseurs que de se tenir loin d'un difficile problème politique... Et les médias (voir ci-dessus) avaient déjà suffisamment posé ces deux mots, *statistiques ethniques*, comme une abomination ! La négation par les plus hautes élites françaises des problèmes posés par les immigrations, pendant au moins trente ans et jusqu'à ces derniers mois, fera rire les historiens, dans les temps futurs. Et on pourra bientôt reprocher à l'Éducation nationale de ne pas avoir fait ces recherches. Par racisme...

**Allons, laissons tout cela. Partons loin.** Nous célébrons cette année le centenaire de Luc Bérimont (16 septembre 1915 - 29 décembre 1983). Difficile de parler de cet ami général... Non, il n'était pas général – quoiqu'il ait fait l'armée pendant très longtemps, des années trente aux années quarante ! Mais il était l'ami de tous !

Il fut un homme de radio célèbre, producteur de nombreuses émissions littéraires sur la radio publique. Et, puisqu'il pensait que la chanson était un véhicule privilégié de la poésie, il n'hésita pas à mettre la main à la pâte : il créa *La fine fleur de la chanson française*, et les *Jam-sessions chanson-poésie*. Là, de nombreux chanteurs se côtoyèrent pendant des années, de Félix Leclerc à Léo Ferré – et beaucoup d'autres.



Romancier, il fut aussi un des poètes de "l'École de Rochefort" – il ne manquait jamais une occasion de parler de son frère René Guy Cadou. Les éditions Bruno Doucey viennent de publier une anthologie de ses poèmes (1)... Ca fait bien plaisir aux amis.

...Et à Vandoeuvre-les-Nancy (54), le 6 juin, pour la 2ème Rencontre du projet de *Maison de l'histoire de la chanson*, l'historien Jacques Vassal présentera une conférence dont le thème sera *Bérimont et la chanson*.

**Jean Vasca**, qui fut, lui aussi, un ami de Bérimont, est un des rares excellents poètes de notre époque. J'ai déjà écrit dans *Policultures* que la fin des "contraintes", qui est l'étendard de la "poésie contemporaine" a été la fin de celle-ci : plus de rimes, plus de vers, plus de personnages ni de sujet parlant, plus d'astuces verbales ni de trouvailles, ni de rythme donc ni plus de lyrisme. Donc : plus de plaisir de lire. Le poète n'est plus un chanteur, mais un "voyant". Rien que des idées, des pensées, donc de la prose... Tant d'auteurs doués à qui on n'ose pas crier : "Ne vas pas par là ! C'est sans issue !" Plus de lecteurs...

Mais il reste quelques Vasca... Il publie en un seul ouvrage (2) la totalité de ses poèmes et chansons, de 1964 à 2014 : "*un demi siècle de doutes et d'envols, de révoltes et de célébrations*".

Envole-toi encore, on te suit ! **JB**

(1) *Le sang des hommes*, Luc Bérimont, éd Bruno Doucey, 15,50 €

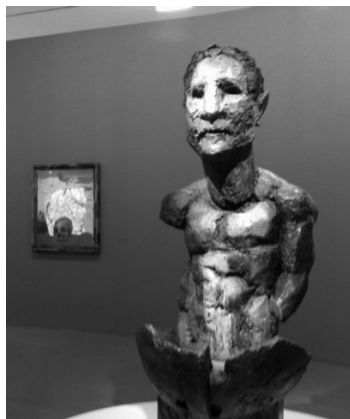
(2) *La concordance des chants* (640 p) - Jean Vasca, Place Neuve 30430 Rivières – 26 € + 8 € de port.

# LA FLANDRE MARITIME SE RACONTE À CASSEL

## RENDEZ-VOUS

MARKUS LÜPERTZ

La grande rétrospective que le musée d'art moderne de la Ville de Paris consacre au peintre allemand commence par la fin, c'est-à-dire par ses dernières œuvres. Choix judicieux : ces dernières années, Lüpertz, qui a aujourd'hui 74 ans, paraît au mieux de sa forme



**Markus Lüpertz, une rétrospective Jusqu'au 19 juillet**  
[www.mam.paris.fr](http://www.mam.paris.fr)

## LES FRAC AUX PAYS-BAS

Sous le titre "A Republic of Art / Une République des arts", les Fonds régionaux d'art contemporain présentent dans une institution néerlandaise une sélection des œuvres qu'ils ont collectionnées depuis trente ans, comme illustration de la politique menée par la République française dans le domaine de l'art contemporain.

**27 juin au 4 octobre**  
**Van Abbemuseum**  
**Eindhoven**  
[www.vanabbenmuseum.nl](http://www.vanabbenmuseum.nl)  
[www.frac-platform.com](http://www.frac-platform.com)

**Le musée de Flandre continue d'explorer avec bonheur la personnalité d'une terre à l'histoire riche. Rendez-vous cette fois avec la mer, les ports et les aventures**



Exposition après exposition, le musée de Flandre, à Cassel, prouve la pertinence du projet fondateur : montrer, dans ce haut lieu de la Flandre française, la culture flamande à travers les siècles. Celle qui est consacrée actuellement à « la Flandre et la mer » en apporte une nouvelle démonstration.

L'exposition, centrée sur les XVIème et XVIIème siècle, raconte la Flandre maritime, qui connaît ses premiers grands moments alors que l'aube des temps modernes se nourrit de commerce, et qu'on ne se contente plus de cabotage. La peinture donne à la Flandre ses premiers grands noms, avec en figure de proue Pierre Breughel l'Ancien. Celui-ci, justement, s'est intéressé à la mer, avec une attention scrupuleuse dont rend compte une série de gravures : les navires y sont représentés avec une

précision documentaire. C'est à ce même Breughel qu'est attribuée l'œuvre majeure de l'exposition, une "bataille navale dans le Golfe de Naples" (*ci-dessus*).

C'est que les peintres flamands, s'ils ont peint le commerce et la pêche, ont eu aussi une certaine prédilection pour les récits de batailles navales, y compris celles qui se déroulent loin de chez eux et qui ont une importance capitale pour le sort de l'Europe entière (on pense d'abord à la bataille de Lépante, qui contient la poussée ottomane). Et puis, les peintres flamands ont eux aussi la tentation du voyage en Italie, et leurs tableaux maritimes vont de mer du Nord en Méditerranée. L'influence italienne est alors sensible dans le traitement des paysages.

Cela n'empêche pas les artistes de faire une large place à Anvers, et à son développement. Ni de

rêver de mers aventureuses et peuplées de monstres, comme le font un Abel Grimmer ou un Paul Bril : l'aventure maritime ne va pas sans quelques peurs à exorciser. Peurs qui s'oublieront quand, entre la fin du 16è et le début du 17è siècle, s'ouvrira la grande période de la puissance hollandaise : la mer est alors apprivoisée, la puissance tranquille raconte l'épopée des victoires et de la prospérité des ports, dans un style nouveau où excellent un Jan Porcellis ou un Jim Van Goyen.

L'exposition est accompagnée d'un très beau catalogue (28 euros, éditions Snoek)

Le musée de Flandre est l'un des musées du Conseil général du Nord.

**Jusqu'au 12 juillet**  
<http://museedeflandre.lenord.fr>

# RODEZ, DU BLEU CHEZ SOULAGES

**Le musée Soulages, un an après son ouverture dans la ville natale du peintre, consacre sa grande exposition de l'été à Claude Lévêque.**

Onze mois après son ouverture, le musée Soulages, à Rodez, dresse un premier bilan plus que satisfait : il a accueilli 250 000 visiteurs. Une performance au-delà des espérances, pour une institution tournant autour de la seule personnalité du peintre, dans une ville de taille moyenne à l'écart de tous les grands courants de circulation. On est donc venu de loin pour voir le musée et l'œuvre : il n'y a pas encore eu d'enquête auprès des visiteurs, mais des estimations avancent que la moitié d'entre eux environ doivent être étrangers au département. Il est vrai que le musée est unique : construit pour accueillir l'importante donation de Pierre et Colette Soulages, il est le lieu au monde où l'on peut avoir la vue la plus complète de l'œuvre du peintre. Une salle est consacrée aux travaux préparatoires pour les vitraux que Soulages conçut pour l'abbaye de Conques, située au nord du département de l'Aveyron dont Rodez est le chef-lieu ; un circuit Conques-Rodez est dans l'ordre des choses.

Effet de curiosité de la première année que le remarquable succès enregistré ? c'est bien parce qu'il se méfiait de ce phénomène que Pierre Soulages lui-même avait souhaité pour le musée des espaces d'expositions temporaires dédiés à d'autres artistes. A cet effet a été construit un vaste espace (500 mètres carrés), rectangulaire et haut de plafond.

L'artiste invité ce printemps et cet été est Claude Lévêque. Claude Lévêque aime beaucoup Soulages, qu'il a découvert, comme Hartung, dans sa jeunesse. La perspective de travailler ici lui a plu. Il s'est



emparé de l'espace en le transformant. Il avoue ses tâtonnements devant ce vaste rectangle et sa hauteur. La solution qui s'est imposée à lui : il a construit un triangle, créant ainsi une longue ligne de fuite. On rentre par le petit côté du triangle, et on est absorbé par un paysage mi-abstrait mi-concret : un décor noir, deux parois ponctuées par les lignes irrégulières et tremblées de néons bleus dont les crêtes évoquent une chaîne de puits. En face, au point de jonction, une lumière qui est celle d'un soleil levant ou couchant. Pas de partie sonore dans cette installation : la vibration des lignes est une musique suffisante, a jugé Claude Lévêque.

## AU MUSÉE FENAILLE

L'artiste est intervenu dans deux autres lieux de la ville. D'abord, par une démarche qui lui est familière, dans les deux vitrines d'une boutique du centre ancien, où il a installé deux phrases en

néon. Et dans la cour du musée Fenaille, où il a posé une sculpture : un bois flotté entouré d'un néon représentant « un éclair foudroyant ». Le musée Fenaille, qui abrite de belles collections archéologiques et historiques dans un hôtel dont les parties les plus anciennes remontent au Moyen-Âge, a par ailleurs donné sa couleur au programme de Claude Lévêque pour Rodez : c'est dans les yeux jugés bleus d'une sublime Vierge de l'Annonciation qu'il l'a trouvée.

Il faut croire qu'il y a un rapport particulier entre Pierre Soulages et sa ville natale, et il y a aussi de cela dans le succès. Ce n'était pourtant pas gagné d'avance, et le musée ne s'est pas construit sans de fortes réticences locales : un sondage du quotidien local traduisait, au temps du projet, une opinion majoritairement hostile. Mais le musée a vite pris sa place dans la vie locale, qu'il a stimulée. La réussite architecturale du bâtiment, qui prend dans le

paysage une place qui lui semblait destinée, n'y est pas étrangère. L'équipe barcelonaise RCR Architectes, avec sa grande intelligence des lieux, a parfaitement intégré le musée dans son site, animant avec à la fois force et discrétion la vaste esplanade, le foirail, sur laquelle il est situé. C'est un défi et un stimulant pour une ville incitée à se mettre en question. Longtemps, elle n'a pas attaché à son centre historique l'attention qu'il méritait ; elle n'a jamais jugé utile, par exemple, de le protéger par un secteur sauvegardé. Un afflux de touristes venus pour Soulages mais qui découvriront la ville va nécessairement poser la question de la mise en valeur de ce centre, avec sa cathédrale et ses vieux hôtels. L'architecture du musée, exigeante dans son refus d'esbroufe et sa justesse, est un appel vers le haut.

**Jusqu'au 27 septembre**  
[musee-soulages.grand-rodez.com](http://musee-soulages.grand-rodez.com)

# JACQUES-EMILE BLANCHE, PEINTRE DU GRAND MONDE

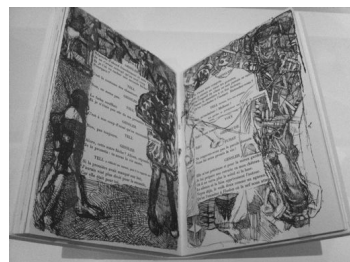
rendez-vous

VICTOR HUGO - LOUIS SOUTTER



La rencontre entre les dessins de Victor Hugo et ceux de Louis Soutter, que propose la Maison de Victor Hugo à Paris, est une très bonne idée. Entre le célébrité écrivain et celui qui vécut obscur dans une maison de vieux dès la cinquantaine, les rapprochements sont convaincants. Et Soutter montre la force de son inspiration et de son expression, des premières années, avec leurs lignes au crayon ou à la plume, aux dernières où, par nécessité physique, c'est le doigt qui prend le relais pour des peintures d'une très grande force.

**Jusqu'au 30 août**  
**Maison de Victor Hugo**  
**6 place des Vosges Paris**  
[www.maisonsvictorhugo.paris.fr](http://www.maisonsvictorhugo.paris.fr)

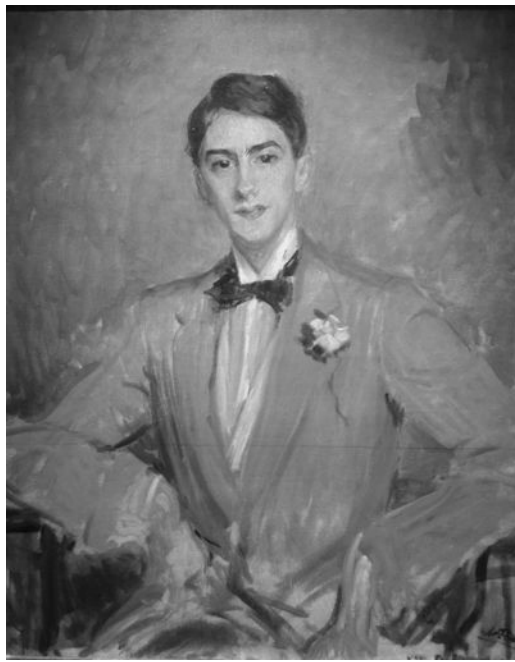


**Il redoutait de ne laisser que le souvenir d'un peintre de son milieu.  
Il n'échappe pas à son destin. On le constate à Évian.**

De lui, on connaît surtout un portrait de Proust. Et c'est assez pour le définir. Le peintre Jacques-Émile Blanche est, définitivement, celui de son milieu, le Paris de *La recherche du temps perdu*; il en peindra les personnages, et l'essentiel de son œuvre tient dans ces portraits mondains. C'est à Jacques-Émile Blanche que le Palais Lumière, à Évian, consacre son exposition d'été. Le lieu sied au peintre, avec son beau décor Art nouveau, et sa manière aimable de nous ramener vers la Belle Époque.

Quelle galerie de visages ! Des gens de lettres, d'abord : Gide, Barrès, Valéry, Anna de Noailles, Cocteau, Claudel... Et puis des personnages plus ou moins romanesques qui traversent le siècle, comme la comtesse de Castiglione.

Dans ce monde que le fils du célèbre docteur Blanche a toujours connu et où il aimait faire étalage de son raffinement et de son luxe, Jacques-Émile Blanche se voulait un artiste complet, peintre, mais aussi écrivain et critique d'art. On lui doit des chroniques, et des romans. Gide, à qui le premier avait été adressé en 1914, conseilla à son auteur d'écrire plutôt des propos de la guerre vue de l'arrière. Il croyait assez à sa peinture pour avoir fait, dans les années vingt, des donations importantes au musée des Beaux-arts de Rouen. Celui-ci entretient aujourd'hui



Jean Cocteau 1912 huile sur toile

fidèlement ce capital, et c'est ce qui vaut cette exposition à Évian, où la collection de Rouen est complétée

par des œuvres venues de divers autres musées, dont Orsay où se trouve le fameux portrait de Proust. Dans cette importante rétrospective (123 œuvres, dont 88 des musées de Rouen), le peintre se présente à la postérité comme il n'aurait sans doute pas aimé qu'on l'y considère : en témoin de son temps plus qu'en grand peintre. La faute, sans doute, à une trop grande sagesse dans sa peinture, à une audace insuffisante alors que

tout bouge dans l'art autour de lui. Il avait choisi son camp, celui des mondainetés qui se satisfaisaient de ses portraits bien tournés. C'est un moment de l'histoire plus qu'un moment de l'histoire de l'art qu'on vient voir. Maurice Denis, déjà, ne s'y trompait pas, qui voyait dans la peinture de Blanche "le Panthéon d'une époque". Ce Panthéon ne manque pourtant pas de charme, le charme d'une époque réveillée le temps d'une visite.

*Jacques-Émile Blanche, peintre, écrivain, homme du monde*

**Jusqu'au 6 septembre**  
**Catalogue SilvanaEditoriale**  
**226 pages 35 euros**



# PORTRAITS DE COLLECTIONNEURS

**Le ministère de la culture a commandé une étude sur les collectionneurs d'art contemporain. Il en sort le profil d'un milieu particulier, proche des institutions, et non représentatif de l'ensemble des collectionneurs.**

A la demande du ministère de la culture (Département des études), une équipe de trois universitaires a réalisé une enquête sur « les collectionneurs d'art contemporain ». Il en sort une série de portraits, et quelques enseignements sur les comportements.

Si l'on s'en tient à la statistique, on constate que près des deux tiers des collectionneurs sont âgés de plus de cinquante ans, et que 47% d'entre eux résident en Ile-de-France. 77% d'entre eux ont un niveau bac +4 ; 43% avaient entre 20 et 30 ans quand ils ont commencé leur collection.

Un tiers des collections comptent moins de 50 œuvres, 21% plus de 200. 90% possèdent de la peinture, et 20% seulement des installations.

Les collectionneurs achètent principalement dans les galeries (seuls 6% déclarent ne jamais y acheter) et auprès des artistes (34% régulièrement, 49% parfois).

Mais, constatent les auteurs, « le collectionneur d'art contemporain n'est pas un simple

acquéreur. Il « opère non seulement du côté de la demande, mais également du côté de l'offre à travers son engagement dans la vie artistique ». C'est ainsi qu'on le retrouve en prêteur pour des expositions, en soutien aux artistes (achat d'œuvres au-dessus du prix demandé, mise à disposition de locaux, commandes, collaboration à un projet d'exposition, etc.), en partenaire des institutions (participation au conseil d'administration d'un musée ou à une commission d'achat, dépôt d'œuvres...).

A l'occasion d'une présentation de l'enquête au Centre Pompidou, la sociologue de l'art Natahlie Heinich a d'abord salué ce travail, « enfin une approche pas journalistique, un vrai travail sérieux et professionnel ». Mais cet hommage n'empêchait pas les critiques. Une première objection: la définition de l'art contemporain. Pour les auteurs, l'art contemporain est celui qu'on doit à un artiste vivant. Contestable, réplique Natahlie Heinich : l'art contemporain, tel qu'il est entendu

depuis deux générations, est un genre, qu'il faut distinguer de l'art moderne. Cette distinction fondamentale n'apparaît pas dans l'étude. Ce mélange entraîne d'autant plus de confusion que, deuxième objection, les collectionneurs interrogés ont été largement contactés par le biais d'institutions elles-mêmes engagées dans l'art contemporain, un univers dans lequel l'œuvre ne réside pas seulement dans l'objet proposé, mais dans l'ensemble des actions qui l'entourent.

Telle qu'elle est, l'étude serait donc elle-même un miroir du monde dans lequel ses auteurs ont été entraînés, celui où une forme est surreprésentée et continue de déformer la réalité ?

**Collectionneurs d'art contemporain : des acteurs méconnus de la vie artistique.**  
Nathalie Moureau, Dominique Sagot-Duvauroix, Marion Vidal  
Ministère de la culture DEP

## RENDEZ-VOUS

### PRODUCTEURS INDÉPENDANTS

La 5<sup>ème</sup> édition de la Journée des Jeunes Producteurs Indépendants aura lieu le 2 Juin 2015 à Aubervilliers. Cette journée vise à mettre en relation des jeunes producteurs et des décideurs de l'audiovisuel. Les sessions de mise en relation sont complétées par des tables rondes, autour cette année de deux thèmes : « Le traitement de la réalité sociale française dans la fiction : quelle place pour la nouvelle génération d'auteurs et producteurs ? » et « Bonnes pratiques et initiatives positives en faveur des nouveaux producteurs ».

La Fédération des Jeunes Producteurs Indépendants (FJPI) a été créée en 2013, avec pour « ambition de favoriser la diversité de la création en accompagnant les Jeunes Producteurs Indépendants dans la conception et le développement de leurs projets ». Elle compte une trentaine de membres.

fjpi@gmail.com

### DU NO À MATA HARI

Masques, parures, habits de scène, marionnettes : derrière une histoire du costume de scène en Orient, c'est celle du théâtre et des mentalités, entre longue immobilité et changements récents qui ont bousculé les traditions, que propose le Musée national des arts asiatiques Guimet. Le parcours s'achève sur une interprétation contemporaine de kimonos de scène par le Japonais Itchiku Kubota.

**Du Nô à Mata Hari**  
2000 ans de théâtre en Asie  
Jusqu'au 31 août  
www.guimet.fr

## VOIX VIVES

Un festival qui tient le choc, par une forte volonté municipale, se réjouit son organisatrice, Maïthé Vallès-Bled. Voix vives, festival de poésie, continuera donc son aventure commencée il y a 18 ans à Lodève, et poursuivie depuis 6 ans à Sète. Le festival, qui avait attiré l'an dernier 53 000 spectateurs recensés, voit bien son budget baisser de 20%, mais il est toujours là, et accueillera plus de 80 poètes des pays méditerranéens pour plus de 650 lectures et autres spectacles en neuf jours. « La légitimité du festival à Sète, ville de Paul Valéry, est évidente », souligne Maïthé Vallès-Bled.

La totalité des spectacles, à l'exception des deux qui auront lieu au Théâtre de la mer, sont gratuits. Une quarantaine de lieux sont prévus, dans la vieille ville, autour d'une place qui accueille un marché de la poésie. Tous sont situés dans un rayon qui permet de circuler à pied de l'un à l'autre ; ils peuvent être en pleine rue.

Ces dernières années, le festival a essaimé, en organisant des éditions à l'étranger. Sont prévues cette année Sidi-Bou-Saïd (22 et 23 mai), Gênes (13 et 14 juin), Tolède (3 au 5 septembre) et Ramallah, en Palestine, en octobre.

**Voix vives de méditerranée en méditerranée 24 juillet au 1er août**  
<http://www.voixvivesmediterranee.com>

# DE VISA POUR L'IMAGE AU CENTRE INTERNATIONAL DE PHOTOJOURNALISME

## RENDEZ-VOUS

### AFRIQUES

La 6ème conférence européenne des études africaines (ECAS) réunira à Paris, du 8 au 10 juillet, deux mille « chercheurs et acteurs de la société civile » pour réfléchir sur le thème « mobilisations collectives en Afrique: contestations, résistances et révoltes », du 8 au 12 juillet. La conférence sera accompagnée d'une semaine d'événements culturels, du 5 au 12 juillet.

Organisation : *Institut des mondes africains* (IMAF) et *Les Afriques dans le monde* (LAM), avec le soutien, notamment, du CNRS.

[www.eca2015.fr](http://www.eca2015.fr)

### L'AFRIQUE DANS TOUS LES SENS

Un festival à Paris et en région parisienne qui se veut "un véritable voyage initiatique". Il en est à sa 5ème édition, et mettra en vedette cette année, le Sénégal. Au programme, 20 concerts, du cinéma, un défilé de mode, des ateliers, des animations pour le jeune public, etc.

**22 mai au 7 juin**

[www.lafriquedanstouslessens.com](http://www.lafriquedanstouslessens.com)

### LA FRANCE EN CROATIE

Lancé le 5 mai, "Rendez-vous", festival de la France en Croatie, se tiendra jusqu'en septembre. Il propose plus de 150 événements dans toutes les disciplines, et comprend notamment une grande exposition Rodin. Son dernier acte sera un forum européen sur le changement climatique, les 2 et 3 octobre, dans le cadre de la préparation de la conférence "Paris Climat 2015".

[www.institutfrancais.com](http://www.institutfrancais.com)



Visa pour l'image 2014

Perpignan, où se tient depuis 1989 un festival international de photojournalisme, *Visa pour l'image*, le plus important du monde, va créer un centre international de photojournalisme. Lieu permanent accueillant des œuvres de photojournalistes du monde entier, le centre aura aussi vocation à produire des expositions, des livres et des produits audiovisuels ; il pourra créer et vendre des tirages, organiser des colloques et des rencontres ; il ambitionne aussi de participer à l'éducation à l'image, en lien avec l'Éducation nationale.

Le centre sera porté par l'association « Visa pour l'image » et les instances publiques

membres de l'association (ministère de la culture, Ville de Perpignan et communauté d'agglomération, région, département, assemblées consulaires) ainsi que par l'Université de Perpignan et du mécénat.

La 27ème édition de Visa pour l'image aura lieu du 29 août au 13 septembre. Elle sera suivie, comme l'habitude s'en est installée, d'une semaine destinée aux scolaires de la région et de la Catalogne voisine. L'an dernier, plus de 10 000 élèves avaient été accueillis dans ce cadre.

Visa pour l'image sera, une fois de plus, en une trentaine d'expositions, le reflet d'un monde

en crise, de la Syrie à l'Ukraine en passant par l'Afrique d'Ébola, de la Somalie et de la Centrafrique, ou encore des migrants ou de la crise du logement en Espagne.

Le festival décerne de nombreux prix. Deux nouveaux sont créés cette année. Le premier est en hommage à Camille Lepage, assassinée l'an dernier en Centrafrique. Le second marque l'établissement de liens entre Perpignan et La Gacilly ; il s'agit d'un prix décerné par la Fondation Yves Rocher, lié au thème du développement durable.

[www.visapourlimage.com](http://www.visapourlimage.com)

**Pascal Lamy**, ancien directeur général de l'OMC (Organisation mondiale du commerce) a reçu du **Premier ministre, à la mi-mai, sa lettre de mission de délégué interministériel pour le projet d'exposition universelle** en France en 2025. Le délégué aura une fonction d'appui aux instances privées qui élaborent le projet. Ce projet, animé par le député Jean-Christophe Fromantin, a en effet la particularité de reposer exclusivement sur des financements privés, ce qui ne signifie pas que l'État n'aura pas à l'accompagner.

Un premier tour de table réunit de grandes entreprises, mais Expofrance 2025 espère aussi une large participation des Français, et lance une campagne de promotion, sur le thème "jevoux2025". Les candidatures pour l'organisation de l'exposition universelle de 2025 doivent être déposées auprès du Bureau International des Expositions en avril 2016.

Expofrance 2025 a choisi pour thème général de son projet "Au cœur des territoires, celui des hommes". Le projet prévoit notamment que l'exposition ne se déroule pas seulement à Paris, mais implique les régions.

# UN MOIS EN BREF

## 22 avril

Examen en conseil des ministres du projet de loi sur le dialogue social, dont l'article 20 confirme des règles spécifiques pour l'intermittence. Le projet de loi doit être adopté avant l'été.

## 23 avril

Delphine Ernotte, directrice générale d'Orange, est choisie par le CSA pour présider France-Télévisions.

## 30 avril

Mort de Patachou.

## 9 mai

Ouverture de la 56<sup>e</sup> biennale d'art de Venise. Le pavillon



français a été confié à Céleste Boursier-Mougenot, plasticien et musicien.

Une installation de Céleste Boursier-Mougenot sera visible au Palais de Tokyo à Paris du 24 juin au 13 septembre. On peut également le découvrir au Centre Pompidou Metz, et il sera en septembre à la Biennale d'art contemporain de Lyon.

## 11 mai

Le président de la Commission européenne annonce un alignement l'an prochain des taux de TVA des livres et de la presse électronique sur ceux du papier. La France salue cette annonce.

## 12 mai

Adjugée 179 millions de dollars chez Christie's à New-York, un Picasso très moyen, "Les femmes d'Alger (version O)" (1955) devient la peinture la plus chère jamais vendue aux enchères.

A la même vente, record pour une sculpture, avec un Giacometti, l'"Homme au doigt", à 141 millions

de dollars.

## 14 mai

Mort à 90 ans de B.B. King, figure légendaire du blues.

## 15 mai

La ministre de la culture confie à Marc Schwartz, auteur d'un récent rapport sur France-Télévisions, une mission de médiation sur l'exploitation numérique de la musique. Le ministère souligne que "des progrès doivent être accomplis afin d'atteindre une juste rémunération de tous les acteurs". Marc Schwartz devra remettre ses conclusions avant fin septembre.

## 17 mai

Participant à Cannes à un débat sur les droits d'auteur, le Premier ministre qualifie d'"erreur" la baisse des budgets de la culture pendant les deux premières années du quinquennat.

## 18 mai

C'est Alban Richard qui succèdera

à Hélène Fattoumi et Eric Lamoureux à la direction du Centre chorégraphique de Caen Basse-Normandie. Il prendra ses fonctions le 1er septembre.

Alban Richard est le chorégraphe de la compagnie Ensemble l'abrupt, qu'il a créée en 2000.

## 20 mai

Le décret et l'arrêté sur la réforme du collège sont publiés au J.O.

## 20 mai

Le Premier ministre reçoit 35 maires et présidents d'intercommunalités qui ont signé un "pacte culturel" avec l'État. Lancé au début de l'année par la ministre de la culture, cette procédure garantit aux collectivités signataires le maintien des aides de l'État en contrepartie d'un engagement de leur part de maintenir elles-mêmes leurs moyens en faveur de la culture. Selon le gouvernement, une vingtaine de collectivités locales devraient à leur tour signer un pacte avant l'été.

s suite page 16

## POLICULTURES

Directeur de la publication et rédacteur en chef

Philippe PUJAS

Ont contribué à ce numéro :

Jacques Bertin,  
Philippe Poirrier

Conception graphique :

Estève GILI  
esteve.gili@free.fr

## POLICULTURES

La lettre des politiques culturelles  
et artistiques  
est éditée par :

SPC SARL., 7, rue de l'Église  
60790 MONTHERLANT France.

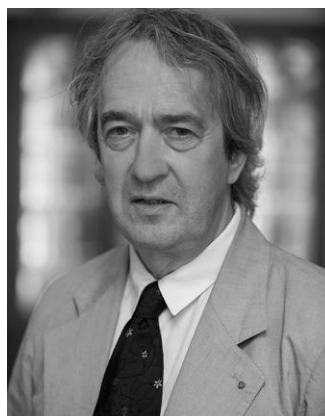
Tel : 33 (0) 3 44 08 66 80  
Courriel : policultures@wanadoo.fr  
www.policultures.fr

Dépot légal à parution ISSN 1267-5091  
CPPAP n° 0911 1 88372

# une agence de la Langue Française

Le Conseil des ministres du 20 mai a nommé Loïck Depecker Délégué général à la langue française et aux langues de France. Il succède à Xavier North. Il est chargé de la préfiguration d'une « Agence de la langue française. »

Matignon explique la décision de créer cette Agence par la « fracture linguistique qui touche particulièrement les milieux populaires ». Il s'agira, précise le Premier ministre, « de renforcer l'ensemble des dispositifs de lutte contre l'analphabétisme et l'illettrisme et de proposer une



politique linguistique qui redonnera à tous nos concitoyens le goût et l'envie de pratiquer le français. »

Les propositions de préfiguration de l'Agence devront être rendues à la fin du mois de septembre.

Ancien élève de la rue d'Ulm et agrégé de grammaire, Loïck Depecker est professeur en sciences du langage à l'Université de Paris Sorbonne. Spécialiste des vocabulaires scientifiques et techniques, il est l'auteur de nombreux ouvrages, aussi bien pour le grand public que pour les publics spécialisés. Il est également poète.

# LA CRÉATION PARTAGÉE ?

## repères

**Le dispositif d'aide à l'emploi artistique dans les cafés-musique**, expérimenté en Pays de la Loire de 2012 à 2014, va être élargi à toute la France. Un GIP (groupement d'intérêt public) a été créé. Le dispositif repose sur un "Fonds d'aide à l'emploi artistique direct", qui prend en charge une partie des salaires. Le bilan dressé en Pays de la Loire constate que le nombre de journées de travail artistique aidées est passé de 1 077 en 2013 à 1 623 en 2014, et que 893 concerts ont été soutenus contre 563 en 2013.

**Il est "urgent de refonder, de repenser le cadre" dans lequel les scènes conventionnées inscrivent leur action.** C'est ce que disent, dans un texte commun, le Syndicat et le Syndicat national des Scènes publiques (SNSP). Sont attendus des signataires, notamment :

- "un engagement de l'État à préserver le maillage de nos scènes, en atteignant l'objectif posé depuis 1999 de 150 établissements"
- "un cadre contractuel unique défini à l'échelon national"
- "un financement plancher de l'État à hauteur de 200 000 euros annuels minimum".

Le réseau des scènes conventionnées comptait 117 établissements en 2014.

Une table-ronde est prévue à Avignon le 13 juillet.

**Droits culturels** : alors que le débat sur cette question est animé, l'INSET de Nancy organise, à l'intention principalement des responsables de services culturels des collectivités territoriales, une journée sur le thème : "Éducation, culture et territoire : les droits culturels pour redonner du sens à la citoyenneté".

**11 juin**

**Information :**

[severine.champougny@cnfpt.fr](mailto:severine.champougny@cnfpt.fr)

**DELHALLE Nancy et DETHISE Aline, *Le Théâtre et ses publics : La création partagée, Les Solitaires Intempestifs, Besançon 2013. 490 pages, 15 Euros***  
**GOETSCHEL Pascale et YON Jean-Claude (dir.), *Au théâtre ! La sortie au spectacle XIXe-XXIe siècles, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015. 320 pages, 25 Euros.***

L'ouvrage collectif, coordonné par Pascale Goetschel et Jean-Claude Yon, nous rappelle opportunément combien la sortie au théâtre a été, depuis deux siècles, de Paris à Londres, de New-York à Rio de Janeiro, à la fois une pratique culturelle largement appropriée et un véritable rituel social qui donnait à lire la structuration sociale des sociétés. Saisir au plus près l'expérience de la sortie au théâtre est l'ambition de ce volume. On sait aussi combien le théâtre a joué un rôle central dans les politiques culturelles publiques. Rendre accessible au plus grand nombre cette pratique culturelle tout en soutenant la diffusion d'un répertoire de qualité a été au cœur

de l'ambition d'une politique de « décentralisation culturelle », impulsée par Jeanne Laurent au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, et poursuivie avec conviction de Malraux à Lang.

L'ouvrage *Le Théâtre et ses publics* permet de réinterroger cette histoire, et de faire un utile bilan de cette volonté de partager la création. Force est de constater que la succession des crises économiques et l'emprise grandissante des idéologies néolibérales ont, depuis au moins deux décennies, mis à mal la réalité de la démocratisation culturelle. Ajoutons que le théâtre n'a sans doute plus la même place — aussi bien réelle que symbolique — dans l'espace public, confronté à une croissance des formes de l'offre culturelle ; concurrence exacerbée par la "révolution numérique". Le modèle des industries culturelles, de plus en plus approprié par les élites politico-administratives, fragilise le théâtre comme « service public ». L'enjeu actuel, souligne Nancy Delhalle, « est au

final moins comment on agit sur le spectateur que comment construire un rapport au temps présent, comment travailler, agir, socialement avec le public ». L'ouvrage, qui réunit des chercheurs en sciences humaines et sociales et des acteurs des mondes du théâtre, offre de nombreuses pistes, basées sur des exemples, qui témoignent qu'un nouveau contrat peut être passé entre la création théâtrale et les publics.

Deux ouvrages indispensables au moment où l'action publique, à l'échelle de l'Etat comme des collectivités locales, semble moins volontariste que jadis. La signature de « pactes culturels » entre l'Etat et quelques villes paraît assez dérisoire à l'échelle du territoire, et masque mal la forte baisse des dotations aux collectivités territoriales. Les institutions culturelles, et notamment les théâtres, sont les premières victimes de cette situation.

**Philippe Poirrier**

## un mois en bref

(SUITE DE LA PAGE 15)

**20 mai**

Inauguration des vitraux restaurés de la Sainte-Chapelle, à Paris. D'un montant de 9 millions d'euros, la restauration a été financée à hauteur de 5 millions par un mécène, la société Velux. La Sainte Chapelle attire tous les ans un million de visiteurs.

**21 mai**

Fleur Pellerin, ministre de la culture, et Pascal Kanner, ministre de la ville, de la jeunesse et des sports, signent la convention sur le service

civique dans le secteur culturel. Les jeunes volontaires travailleront selon deux axes : favoriser l'accès de tous à la culture » ; « mettre la culture au service des valeurs républicaines ». La première convention a été signée le 26 février par le ministre de la ville avec la ministre de l'écologie.

**24 mai**

La palme d'or du Festival de Cannes est décernée au film *Dheepan*, de Jacques Audiard.

## Jean Zay

SUITE DE LA PAGE 14

avec le ministère de la culture de "pactes" de stabilisation des crédits pour la culture : le Premier ministre prend les choses en mains. Quel sens donne-t-il à tout cela ? On peut avancer que réduire les budgets de la culture, c'est faire de maigres économies pour perdre beaucoup. Et on peut faire à Manuel Valls le crédit d'un vrai intérêt personnel, qui ne date pas d'aujourd'hui. Pourquoi a-t-on le sentiment que cela ne suffit pas ? peut-être, 80 ans après la grande houle du Front populaire, est-ce un souffle qui manque, un souffle qui emporterait comme alors les responsables politiques et la société civile, qu'alors on appelait le peuple.

**Philippe Pujas**